

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1901

THÈSE

N°

40

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 20 novembre 1901 à 1 heure

Par Léon-Antoine-David SAYOL

Né le 17 janvier 1874, à Bédarides (Vaucluse.)

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE
DANS SES RAPPORTS
AVEC LA MÉDECINE

Président : M. BRISSAUD, professeur.

*Juges : { MM. NETTER, professeur.
WURTZ et BEZANÇON, agrégés*

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties
de l'enseignement médical*

PARIS

L. BOYER

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

1901

40

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1901

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 20 novembre 1901 à 1 heure

Par Léon-Antoine-David SAYOL

Né le 17 janvier 1874, à Bédarrides (Vaucluse.)

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE
DANS SES RAPPORTS
AVEC LA MÉDECINE

Président : M. BRISSAUD, professeur.

*Juges : MM. NETTER, professeur.
WURTZ et BEZANÇON, agrégés*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

L. BOYER

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

1901



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL
Professeurs	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale.	HUTINEL.
Pathologie chirurgicale.	BRISSAUD.
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE.
Histologie.	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie et matière médicale.	BERGER.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	N.....
Médecine légale.	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée	DEJERINE.
	CHANTEMESSE.
Clinique médicale.	LANDOUZY.
	HAYEM.
	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
	GRANCHER.
Maladie des enfants.	JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.	TERRIER.
Clinique chirurgicale.	DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
Clinique ophtalmologique.	DE LAPERSONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	BUDIN.
Clinique gynécologique	PINARD.
Clinique chirurgicale infantile	POZZI.
	KIRMISSON.

Agrévés en exercice.

MM.	DESGREZ	LANGLOIS	RICHARD
ACHARD	DUPRE	LAUNOIS	TEISSIER
AUVRAY	FAURE	LEGRY	THIERY
BESANÇON	GILLES DE LA	LEGUEU	THIROLOIX
BONNAIRE	TOURETTE	LEPAGE	THOINOT
BROCA (Aug.)	GOSSET	MARION	VAQUEZ
BROCA (André)	GOUGET	MAUCLAIRE	WALLICH
CHASSEVANT	GUIART	MERY	WALTER
CUNEO	HARTMANN	POTOCKI	WIDAL
DEMELIN	JEANSELME	RENON	WURTZ

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL, agrégé

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES DEUX BIENFAITEURS

MONSIEUR LE DOCTEUR LÉOPOLD GUILLABERT

Ancien Maire de Bédarrides
Ancien Conseiller général de Vaucluse

MONSIEUR GUSTAVE GUILLABERT

Licencié en droit
Ancien maire de Bédarrides
Ancien Conseiller général de Vaucluse

A MA MÈRE

A MON MAÎTRE

MONSIEUR LE DOCTEUR GILBERT BALLET

Professeur agrégé à la Faculté de médecine
Médecin de l'hôpital Saint-Antoine
Chevalier de la Légion d'honneur

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BRISSAUD

Professeur de pathologie interne
Médecin de l'Hôtel-Dieu
Chevalier de la Légion d'honneur

AVANT-PROPOS

A MES MAÎTRES, DANS LES HOPITAUX

Nous sommes arrivé à la fin de nos études. Ce modeste travail en fait foi.

C'est pour nous l'occasion de remercier nos maîtres qui ne se lassèrent jamais de nous guider de leurs conseils.

Si nous venons aujourd'hui leur en témoigner notre reconnaissance, ce n'est pas surtout pour nous conformer à l'usage. Nous voudrions les convaincre que c'est parce que nous les aimons et admirons comme l'on aime et admire tout ce qui est beau, grand, sublime et généreux.

Nous ressentons à leur égard une affection d'autant plus vraie, d'autant plus sincère que ce n'est ni la Faculté, ni l'Assistance publique qui nous les ont imposés, mais que c'est nous-même qui avons voulu être leur disciple, qui sommes allé vers eux, librement, spontanément, de notre plein gré.

Nous nous souviendrons toujours de la douceur exquise et de la grâce bienveillante de M. le Dr Walther qui nous accepta comme bénévole à la consultation externe de l'hôpital St-Antoine.

Nous avons accompli notre stage de chirurgie dans le service de M. le Professeur Berger et dans celui de M. le Dr Tuffier. Nos deux maîtres suscitèrent notre admiration, le premier par la grandeur de son caractère et par

sa conscience belle, pure et loyale ; le second par le charme de sa parole, par la clarté et la précision de son enseignement.

En médecine, nous avons passé deux années dans le service de M. le Dr Gilbert Ballet : c'est dire combien nous aimons notre maître, combien d'agrément et de profit nous trouvions à suivre ses savantes leçons.

Que ne lui devons-nous pas ? Connaissances médicales et psychologiques, c'est lui qui en meubla notre esprit, au cours de son enseignement plein de hautaine et transcendante philosophie.

En obstétrique, nous avons été l'élève de M. le Dr Lepage. Nous nous rappellerons toujours combien sous son apparence sévère, notre maître cachait un cœur plein de bonté et de délicatesse, combien il était scrupuleux et rempli de tact, combien il portait d'intérêt et d'affection à ses élèves !

De quels inappréciables services ne sommes-nous pas redevable à M. le Dr Banzet, chef de clinique chirurgicale, à M. le Dr Mangin, chef de clinique médicale, et à M. le Dr Londe qui eurent l'inaltérable patience de nous montrer comment il fallait examiner un malade avec circonspection et méthode ?

Voilà quels furent nos maîtres !

L'orgueil de les citer est pour nous un légitime orgueil. Qu'ils daignent agréer l'expression de notre gratitude.

Nous prions M. le Professeur Brissaud qui a bien voulu présider notre thèse, d'accepter le respectueux hommage de nos remerciements.

L. S.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE

DANS SES RAPPORTS

AVEC LA MÉDECINE

INTRODUCTION

Ce n'est point par orgueil, si nous disons à propos de notre thèse : « *Proles sine matre creata* », mais c'est pour assumer l'entière responsabilité des opinions que nous nous permettons d'exposer.

En effet, ce travail est tout à fait personnel, et il l'est tellement que plusieurs de nos idées sont opposées à celles de nos maîtres. Et cependant, en disciple fidèle, nous avons tâché de modeler notre esprit à l'image du leur.

Rechercher quelle culture intellectuelle conviendrait le mieux au jeune homme qui se destine à la médecine, tel est notre sujet.

Comment avons-nous conçu le projet de le développer ?

En deux circonstances très nettes, « *albo lapillo notare diem* ».

La première de ces deux circonstances remonte au début de nos études, alors que nous étions élève dans le service de M. le Dr Gilbert Ballet.

Nous entendîmes notre maître dire, un jour qu'il interrogeait une malade avouant péniblement une syphilis ancienne : « Le médecin doit être surtout psychologue ».

Encore imbu de la philosophie apprise sur les bancs du Collège, nous fûmes frappé par cette pensée que nous conservâmes précieusement.

Plus tard — et deuxième circonstance — au moment où nous accomplissions notre stage obstétrical dans le service de M. le Dr Lepage, nous entendîmes notre maître faire observer :

« Il serait nécessaire de relever les études secondaires, car, vraiment, l'étudiant en médecine ne saura bientôt plus écrire le français. J'en atteste le style de nos thèses ». Autre pensée qui nous frappa et que nous conservâmes aussi avec un soin jaloux.

Nous venons de rendre à César ce qui appartient à César.

Voilà donc les deux idées génératrices autour desquelles les nôtres viennent évoluer.

EXPOSÉ DU SUJET

En Médecine, de tout temps, s'est posé ce problème :
Quelles sont les études classiques que devrait avoir fait
au Collège, le jeune homme qui va commencer ses études
médicales ?

Que devrait-il être, ce futur médecin ?

Un savant, un philosophe ou un lettré ?

A chaque instant, l'on modifie les programmes de l'Enseignement secondaire, l'on exige pour la prise des inscriptions de doctorat, des diplômes nouveaux ou entièrement transformés, tellement on sent que l'étudiant devrait aborder la Médecine, avec un esprit particulier, cultivé de certaine façon.

Mais quel doit être ce genre de culture ? Voilà justement le problème, et ce problème est loin encore d'être résolu.

HISTORIQUE

Pour mieux envisager la question, il ne serait pas inutile de rechercher quels furent, à partir de 1815, les diplômes que l'on exigeait du jeune homme qui allait commencer ses études médicales.

A ce sujet, M. A. Prévost, rédacteur au secrétariat de la Faculté de médecine, a entrepris de très patientes recherches. Nous le remercions vivement d'avoir eu l'extrême obligeance de mettre, à notre disposition, son intéressant travail, dans lequel nous avons puisé tous les renseignements qui nous étaient utiles.

Nous nous sommes borné à 1815, d'abord parce qu'il ne fallait aucun diplôme, avant cette date, pour prendre ses inscriptions ; ensuite parce que c'est vers cette époque que les Sciences furent enseignées avec autant de soin et d'éclat que les Lettres, dans les établissements de l'Enseignement secondaire. En effet, au commencement du dix-neuvième siècle, les études étaient surtout littéraires et philosophiques ; elles comprenaient beaucoup de grec et de latin, et de la Logique à outrance. Elles subissaient encore l'influence du Moyen Age scolastique et ergoteur.

Nous avons divisé le temps qui s'est écoulé, depuis 1815 jusqu'à nos jours, en cinq périodes. Chacune de

ces périodes correspond à un système d'études différent.

Nous ne parlerons pas des dispenses, c'est-à-dire des licences qui remplacent, en vue de la prise des inscriptions, les divers baccalauréats imposés par les décrets, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'une licence concerne l'enseignement supérieur, or, dans notre thèse, c'est l'enseignement secondaire qui nous intéresse ; ensuite parce que le mot de dispense implique le sens de faveur et non celui de légalité, or, nous n'avons à nous occuper que des dispositions promulguées par les lois.

Première période. — Pendant la première période qui va de 1815 à 1823, on ne peut entrer à la Faculté de médecine qu'à la condition d'être bachelier ès-lettres.

Cette période se divise en deux parties : dans la première partie, de 1815 à 1821, on était autorisé à se faire inscrire sans la présentation d'aucun diplôme, mais, au moment de subir un premier examen de médecine, il fallait être bachelier ès-lettres ; dans la deuxième partie, de 1821 à 1823, pour être admis à prendre la première inscription, on devait avoir passé le baccalauréat ès-lettres.

Deuxième période. — La deuxième période va de 1823 à 1854.

En 1822, la Faculté de médecine de Paris fut supprimée mais aussitôt rétablie par le Gouvernement de la Res-

tauration. A sa réouverture, vers 1823, on exigea le baccalauréat ès-lettres et le baccalauréat ès-sciences.

Cette période se divise en trois parties : dans la première partie, de 1823 à 1831, il fallait être bachelier ès-lettres avant la deuxième inscription, et bachelier ès-sciences avant la troisième.

Dans la deuxième partie, de 1831 à 1836, se place une ère que nous appelons l'Age d'or des paresseux : plus de baccalauréat ès-lettres ou ès-sciences, tout le monde est admis à se faire inscrire sans montrer patte blanche, c'est-à-dire sans qu'il soit nécessaire de produire aucun diplôme.

La troisième partie s'étend de 1836 à 1854. Le baccalauréat ès-lettres et le baccalauréat ès-sciences furent rétablis. Vers 1852, époque de transition, le baccalauréat ès-sciences est modifié ; alors on admet, jusqu'en 1854, soit le nouveau diplôme, soit le baccalauréat ès-lettres et un certain baccalauréat ès-sciences physiques qui semble n'avoir eu qu'une existence éphémère.

Troisième période. — La troisième période va de 1854 à 1858. Le baccalauréat ès-sciences est seul admis. C'est le triomphe des mathématiques.

Quatrième période. — La quatrième période s'étend de 1858 à 1893. Elle se divise en deux parties. Dans la première partie, de 1858 à 1878, il fallut être bachelier ès-lettres avant la première inscription, et bachelier ès-sciences restreint pour la partie mathématique avant la troisième.

Dans la deuxième partie, de 1878 à 1893, on dut avoir

ces deux grades afin d'être admis à prendre la première inscription.

Cinquième période. — Enfin nous arrivons à la cinquième période qui est encore celle d'aujourd'hui.

Pour se faire inscrire à la Faculté, il faut avoir le baccalauréat de l'enseignement secondaire classique avec la mention Lettres-Philosophie et le certificat ès-sciences physiques, chimiques et naturelles.

De cette longue énumération, rien de concluant ne semble se dégager.

Tantôt ce sont les Lettres qui ont la prépondérance, tantôt ce sont les Sciences, tantôt les unes et les autres jouissent d'une égale faveur, tantôt on n'en tient plus compte : on dirait qu'elles sont tombées en disgrâce.

Pourquoi tant de diplômes créés puis transformés, supprimés puis rétablis ?

Ces modifications ne semblent pas dépendre de l'influence exercée par l'époque. Ainsi, vers 1854, la Littérature française resplendit d'un vif éclat ; les Romantiques et les Classiques sont toujours sur la brèche et remplissent le monde du bruit de leur retentissante Querelle. Et, cependant, malgré une splendide floraison d'œuvres géniales, malgré une brillante pléiade d'écrivains illustres, la Faculté n'exige de l'étudiant en médecine que des études purement scientifiques.

Ces modifications ne semblent pas non plus s'être effectuées sous cette instigation que les étudiants en médecine devenant de plus en plus nombreux, la Faculté en

ait voulu endiguer le flot en se montrant de plus en plus exigeante.

Ainsi, après avoir imposé, en 1823, le baccalauréat ès-lettres et le baccalauréat ès-sciences, elle les supprime le 18 janvier 1831, alors qu'elle aurait dû, au contraire, aller de l'avant, en exigeant des diplômes de plus en plus compliqués.

Il faut donc chercher ailleurs les causes de ces essais, de ces tâtonnements qui déroutent notre pensée.

Cependant, si l'on examine de plus près comment ces divers baccalauréats se succèdent et se remplacent, il semble que la Faculté a adopté ou supprimé tel ou tel diplôme, sous l'influence de cette seule préoccupation :

Quel est le genre de culture qui approprie le mieux l'esprit aux études médicales ?

On constate que si elle a imposé tantôt un baccalauréat tantôt un autre, tantôt les deux ensemble, c'est aussi parce qu'elle tenait un très grand compte des critiques que l'on faisait, au point de vue littéraire, philosophique et scientifique, du bachelier ès-lettres ou ès-sciences en général, et de l'étudiant en médecine en particulier.

C'est ce que nous allons essayer de démontrer. Nous ne remonterons pas jusqu'à 1815, époque déjà trop lointaine pour être appréciée avec assez de justesse et sans trop d'hypothèses. Nous nous bornerons à 1854, période qui est celle de beaucoup de médecins, aujourd'hui encore pleins de vie et d'activité, qu'il est aisé de consulter, et qui peuvent nous aider de leurs souvenirs et de leurs appréciations.

De 1854 à 1858, l'on ne put entrer à la Faculté de médecine qu'à la condition d'être bachelier ès-sciences.

Les Mathématiques ont certes un très grand avantage, celui de donner à l'esprit : ordre, clarté et précision, qualités très utiles en médecine. Mais on a reproché au bachelier ès-sciences de commettre des fautes d'orthographe et de style, et de ne pas savoir distinguer la Psychologie de la Logique, la Morale de la Métaphysique.

Une modification s'imposait donc dans les études que doit avoir fait l'étudiant en médecine sur les bancs du Collège ; c'est pourquoi de 1858 à 1893, il fallut être muni du baccalauréat ès-lettres et du baccalauréat ès-sciences restreint pour la partie mathématique. Ce dernier baccalauréat avait été élaboré spécialement pour ceux qui se destinaient à la médecine. Ainsi, avec ce système, la Littérature, la Philosophie, les Sciences physiques et naturelles étaient au premier plan, et les Mathématiques reléguées au deuxième.

Le bachelier eut alors toutes les qualités qui manquaient à celui de la période précédente : il ne commettait pas trop de fautes d'orthographe, savait suffisamment la syntaxe française et avait des connaissances philosophiques assez étendues. Mais on lui reprochait d'être tellement nul en Mathématiques qu'il était fort embarrassé de résoudre une règle de trois simple. On lui reprochait aussi d'être encore d'une ignorance trop profonde en Sciences physiques et naturelles. C'est sous le coup de fouet de cette dernière critique que survint, en 1893, la cinquième période qui est encore celle d'aujourd'hui.

Le baccalauréat ès-lettres fut maintenu, le baccalau-

réat ès-sciences restreint pour la partie mathématique fut supprimé.

Pour remplacer ce dernier baccalauréat, on élaborâ le certificat ès-sciences physiques, chimiques et naturelles que l'étudiant est obligé de conquérir, après avoir passé une année dans une Faculté des sciences.

D'ailleurs, en 1891, tous les baccalauréats furent eux-mêmes modifiés. On supprima le baccalauréat ès-sciences complet et le baccalauréat ès-lettres.

On les remplaça par le baccalauréat dit de l'enseignement secondaire classique et par le baccalauréat dit de l'enseignement secondaire moderne. Le second diffère du premier par ce fait qu'il a effacé de son programme le grec et le latin pour y réserver une plus grande place à l'étude des langues vivantes.

Le baccalauréat de l'enseignement secondaire classique est scindé en deux parties : la première partie comprend la rhétorique ; la deuxième partie concerne soit la philosophie, soit les mathématiques.

Tous les élèves de l'enseignement secondaire classique sont obligés de subir la première partie, c'est-à-dire la rhétorique. Ensuite, selon leur goût ou la carrière à laquelle ils se destinent, ils présentent soit la philosophie, soit les mathématiques, quand ils subissent la deuxième partie.

A l'heure actuelle, la Faculté de médecine exige, comme nous l'avons déjà rapporté, le baccalauréat de l'enseignement secondaire classique avec la mention Lettres-Philosophie et le certificat ès-sciences physiques, chimiques et naturelles.

Les résultats de ce système ne sont pas ceux que l'on espérait en obtenir.

En effet, à la Faculté des Sciences, l'étudiant qui fait son P. C. N. (c'est l'expression en usage, les abréviations P. C. N. désignant sciences physiques, chimiques et naturelles) est bourré de physique, de chimie et d'histoire naturelle non pas au point de vue médical, mais à un point de vue purement scientifique.

Aussi, quand il arrive à la Faculté de médecine, il est obligé de tout recommencer, d'élaguer les impedimenta de tant de connaissances imprécises et touffues, au milieu desquelles il ne voit pas clair.

Aujourd'hui, une autre période semble se dessiner. Certains émettent le vœu que le bachelier de l'enseignement secondaire moderne ait le droit d'entrer à la Faculté de médecine.

Nous pensons, et nous sommes en bonne compagnie pour le penser, que si l'on adoptait ce système, on ferait de la mauvaise besogne. Nous nous efforcerons d'exposer, en leur temps, les raisons invoquées pour ou contre ce système.

Ainsi, nous venons de voir par quelles phases ont passé les études secondaires que l'on exige de l'étudiant en médecine. Nous avons constaté que chacune d'elles comporte des avantages et des inconvénients. Nous avons constaté surtout que si la Faculté de médecine a adopté tantôt les lettres, tantôt les sciences, tantôt à la fois les unes et les autres, c'était pour combler les lacunes qu'on critiquait chez le bachelier, lacunes qui non seulement faisaient un trou béant, d'une impression pénible, dans

l'ensemble de ses connaissances littéraires, philosophiques et scientifiques, mais qui le plaçaient aussi dans de très mauvaises conditions, pour bien conduire ses études médicales.

Or, quel est à notre avis le genre de culture que devrait avoir reçu au Collège, le jeune homme qui aspire à devenir médecin ?

Certes, nous sommes encore trop jeune, trop inexpérimenté pour juger une question que n'ont pas encore pu résoudre des hommes doctes, graves et compétents ; néanmoins comme nous avons, à propos d'un tel sujet, entendu des opinions très diverses, mais toutes très estimables, qu'il nous soit permis d'avoir une idée et de l'exposer.

C'est pourquoi nous allons rapidement passer en revue les matières inscrites au programme de l'Enseignement secondaire classique ; nous rechercherons parmi elles celles qui nous paraissent les plus utiles non seulement pour aider le jeune homme à faire de bonnes études médicales, mais pour contribuer aussi à transformer, un jour, l'étudiant en médecine en un excellent praticien, digne du beau rôle qu'il aura à remplir.

A. — SCIENCES.

1^o *Mathématiques.*

L'étudiant en médecine doit-il être mathématicien ? Nous pensons superflu qu'on ait bourré son esprit de géométrie, d'algèbre ou de mécanique, et cela pour les trois raisons suivantes :

1^o Les Mathématiques exigent des dispositions spéciales qui sont l'apanage d'un petit nombre de privilégiés ; 2^o elles donnent des qualités que l'étudiant en médecine peut acquérir par le moyen d'autres études qui sont pour lui d'un intérêt plus direct ; 3^o elles ne sont pas favorables à la tournure d'esprit qu'il convient d'avoir en médecine.

En effet, on naît mathématicien comme on naît poète, mais on ne devient ni l'un, ni l'autre. Alors à quoi bon insister sur les Sciences exactes lorsque l'esprit est réfractaire aux théorèmes et aux équations ? Dans de pareilles conditions, le maître et l'élève s'épuiseront en vains efforts, l'un pour les enseigner, l'autre pour les comprendre.

On devrait demander simplement à l'étudiant en médecine qu'il ne soit pas étranger aux éléments de l'arithmétique, éléments qui, en somme, n'exigent pas comme la géométrie ou l'algèbre, des dispositions spéciales, et dont tout le monde a besoin d'ailleurs, dans la gestion des affaires les plus ordinaires, en matière de commerce ou d'industrie.

On peut nous objecter que les Sciences exactes donnent à l'esprit de l'ordre, de la clarté, de la précision : qualités très utiles en médecine. La remarque est certainement juste ; mais si ces mêmes qualités l'étudiant en médecine peut les acquérir, comme nous le verrons à propos de la Logique, par le moyen d'autres études qui sont pour lui d'un intérêt plus direct, ne vaut-il pas mieux qu'il consacre un peu plus de temps à celles-ci et un peu moins à celles-là ?

Nous sommes donc loin de penser que « connaître les Sciences exactes, c'est posséder la science universelle ». Au contraire, nous sommes d'avis que les Mathématiques donnent à l'esprit trop de raideur, lui enlèvent toute souplesse, et l'emprisonnent dans un moule trop étroit qu'il ne peut plus briser.

En effet, le mathématicien ne sait pas discuter les faits, il n'a aucune initiative personnelle, il a l'habitude de partir d'un principe absolu, infaillible, tyrannique; qui ne permet aucun écart à son imagination.

En médecine, on ne marche pas ainsi tenu à la lisière, le raisonnement n'est pas sous la tutelle de règles immuables. Le médecin doit accepter tous les faits, même ceux qui lui paraissent faux, pour ensuite les soupeser et les discuter. Tel médicament donné à la même dose produit les mêmes effets sur un, deux, trois, quatre malades ; un jour, ce médicament, donné dans les mêmes conditions, produit sur un cinquième malade des effets absolument opposés aux précédents. Pourquoi le froid engendre-t-il, dans des circonstances qui semblent les mêmes, chez l'un une pleurésie, chez l'autre une névralgie ? Voilà des faits dont ne pourrait s'accommoder un esprit trop bien discipliné par les mathématiques, et cela parce que la règle de deux et deux font quatre est ici apparemment violée.

Or, un médecin ne doit s'étonner de rien ; il doit au contraire s'attendre à toutes les surprises. Il faut qu'il sache observer, sans vouloir faire dire à la Nature ce qu'elle ne veut pas dire. C'est pourquoi, les Mathématiques et leurs déductions tyranniques qui entravent l'indépendance de la pensée et qui parfois même dispensent

de penser, ne sont pas d'un grand secours à l'étudiant en médecine. Elles lui seront même nuisibles parce que la Médecine est un art avant d'être une science ; et puisqu'elle est un art, elle a eu d'abord recours non pas à la raison mais à l'imagination, pour arriver à établir un principe, une loi, un axiome, enfin une vérité. Or, nous avons vu combien les Mathématiques sont néfastes à l'imagination, combien elles lui enlèvent toute hardiesse et finissent ainsi par la dessécher et la rendre stérile !

2° Sciences physiques et naturelles.

Certes, les Sciences physiques et naturelles prépareront le jeune homme à faire de bonnes études médicales, mais elles ne lui sont pas indispensables, néanmoins l'étudiant en médecine ne devrait pas encourir le reproche de les connaître d'une façon trop rudimentaire, et c'est justement ce reproche qu'on lui a constamment adressé.

Les lois de la Pesanteur, de l'Hydrostatique, de l'Électricité, de l'Optique, la transformation des Forces, les actes chimiques : Analyse et Synthèse, la vie cellulaire des plantes et des animaux, la fécondation, la germination, voilà des faits qui, par analogie et identité, l'aideront à comprendre les phénomènes qui se passent dans l'organisme humain. Entre la vive combustion d'un feu qui brûle en plein air ou la lente oxydation d'un morceau de métal et les combustions ou oxydations qui s'effectuent dans la machine humaine, il y a une ressemblance frappante. Non moins surprenante est l'analogie qui existe entre la progression d'un grain de pollen qui va féconder

l'ovaire d'une fleur et celle du spermatozoïde qui va s'unir à l'ovule. Partir d'une unique cellule, telle que l'Amibe, pour arriver à l'Homme, c'est constater méthodiquement combien, en remontant l'échelle zoologique, les fonctions se différencient et se multiplient, et combien les organes se compliquent et se perfectionnent ! Voilà un enseignement d'une très haute portée scientifique et d'une philosophie pleine de grandeur et de beauté ; il permet de s'assurer que les êtres, les plus simples comme les plus perfectionnés, tendent tous vers les mêmes fins : se nourrir, se reproduire et puis mourir.

Mais tout utiles que soient les Sciences physiques et naturelles à l'étudiant en médecine, celui-ci pourrait au besoin s'en dispenser.

Il ne lui serait pas impossible d'apprendre quels sont les phénomènes physiologiques ou pathologiques de la respiration et de la circulation, sans jamais avoir ouvert un livre de physique, de chimie et d'histoire naturelle.

Néanmoins, l'étudiant en médecine a tout intérêt à bien les connaître, et même il ne les connaîtra jamais suffisamment : voilà, avons-nous déjà dit, ce qu'on lui reproche constamment. Mais il n'est pas seul coupable de son ignorance.

En effet, l'étude des Sciences physiques et naturelles est encore trop théorique dans la plupart des Lycées et Collèges. On devrait exercer les élèves aux manipulations, et multiplier devant eux les expériences, d'abord pour leur inspirer le goût de ces sciences, ensuite pour mieux graver, dans leur souvenir, les faits expérimentaux,

Dans nos établissements d'enseignement secondaire, ce

ne sont cependant pas les appareils qui manquent, il y en a au contraire de remarquablement beaux. Mais ils ne servent à rien, personne ne peut y toucher ; on les conserve, pour le décor, superbes dans leur virginité et resplendissants d'éclairs... derrière les vitrines.

Il y a aussi des pièces anatomiques en cire, différents squelettes qui sont là pour faciliter aux élèves l'étude élémentaire du corps humain. Mais ces pièces anatomiques, ces squelettes, on ne les voit jamais, relégués qu'ils sont... par pudibonderie, dans d'obscurs réduits.

C'est pourquoi, au sortir du Collège, le bachelier a vite fait d'oublier le peu qu'il sait des Sciences physiques et naturelles. Aussi, l'oblige-t-on, avant de commencer réellement ses études médicales, à réapprendre, de façon plus sérieuse et plus complète, ce qu'il avait appris si mal, et seulement en vue du baccalauréat.

Certes, nous approuvons cette mesure, sage et prudente, mais nous pensons que l'étudiant devrait revoir la physique, la chimie et l'histoire naturelle, exclusivement au point de vue médical. Ne serait-il donc pas logique qu'il refit cette étude dans un but pratique, et comme par le passé, c'est-à-dire à la Faculté de Médecine, et non pas comme aujourd'hui dans une Faculté des Sciences ?

A la Faculté de Médecine, les Professeurs qui occupent les différentes chaires des Sciences physiques, chimiques et naturelles, sont en même temps docteurs en médecine. Il est donc oiseux de faire remarquer qu'ils savent, mieux que n'importe quel docteur en Sorbonne, quel est l'enseignement scientifique qu'il convient de donner à l'étudiant en médecine.

B. — PHILOSOPHIE.

La Philosophie est-elle utile à l'étudiant en médecine ? Nous pensons qu'elle devrait occuper dans ses études une place très importante, plus importante qu'elle n'a aujourd'hui, ou du moins qu'on devrait la lui enseigner avec plus de soin et de méthode.

Jadis, les adolescents grecs et romains en connaissaient bien mieux les principes que les bacheliers français de l'époque actuelle. C'est peut-être pourquoi Athènes et Rome ont fourni tant de savants, d'artistes, de poètes et de guerriers.

En particulier à Athènes, la Philosophie était enseignée avec beaucoup plus de charme, d'attrait et d'intelligence qu'elle ne l'est aujourd'hui. Aussi, des éphèbes, à un âge qui pourtant est celui de la gaité et de l'insouciance, se passionnaient-ils pour cette grave et sévère étude ; et cependant cette étude était encore pénible, touffue, embrouillée et surtout obscurcie par les ténèbres impénétrables de l'ontologie.

Les jeunes philosophes s'assemblaient en école dans de splendides monuments de marbre et de granit, édifiés par les sublimes artistes de la Grèce.

Et là, dans ces majestueux sanctuaires, où tout n'était que beauté et harmonie, ils agitaient de grandes questions de morale. Ils se réunissaient aussi dans de vastes et magnifiques jardins, dignes de l'Olympe, aux superbes allées fuyant à travers les vasques des jets d'eau, dans le mystère de la pénombre bleue, sous des dômes

de verdure. Au milieu de cet élyséen décor, ils suivaient le Maître, beau vieillard, à la barbe de neige, à la blanche tunique, au pleplum flottant, qui leur parlait du Beau, du Bien, de l'Immortalité avec une éloquence, suave et douce comme du miel. Ainsi Platon et ses disciples se réunissaient dans les jardins, à jamais célèbres, de l'A-thénien Académus.

Aujourd'hui, le jeune homme considère la Philosophie comme une étude fastidieuse, parce qu'il est obligé de l'apprendre en six mois, dans des manuels très résumés, aux phrases revêches, brèves et sèches comme un théorème de géométrie.

De plus, son ennui et sa répulsion s'accroissent à la vue de la maussaderie de son morne collège, véritable « géhenne » dont parle Montaigne, aux murs rébarbatifs que le temps a noircis et verdis de sa patine, et qui bornent implacablement son horizon. Cependant la Philosophie n'est plus cet indicible chaos d'idées inextricables, sur lesquelles l'Antiquité et le Moyen Age ont tant et tant ergoté. Elle s'est surtout résolument affranchie de certains problèmes de Métaphysique qui servaient uniquement à l'empêcher d'avancer dans la voie du progrès, en emprisonnant l'esprit humain dans d'étroites limites. Elle est une vraie science aux divisions bien nettes : Psychologie, Logique, Morale et Métaphysique.

1° *Psychologie.*

C'est certainement la Psychologie qui a le plus d'importance pour l'étudiant en médecine.

Elle le préparera à l'étude du corps ; elle l'initiera à une étiologie qui ne trouve guère sa place en pathologie médicale. Elle l'aidera, grâce à certains signes qu'on ne peut classer scientifiquement, à établir un diagnostic souvent difficile. Parfois elle offrira au médecin de puissants moyens thérapeutiques, les seuls qu'on puisse appliquer en certaines circonstances. Enfin, elle guidera sa raison dans le domaine de ces phénomènes qui semblent tenir du miracle, et qui, à l'heure actuelle, intéressent tant de physiologistes et de médecins.

En effet, l'étude de ces faits impalpables, invisibles, intangibles qu'on appelle Intelligence, Sensibilité, Volonté le préparera efficacement à l'étude du corps.

Elle lui montrera que cette Intelligence, cette Sensibilité, cette Volonté forment une sorte de triumvirat qui constituait ce *deus ex machina* appelé jadis l'âme.

Elle lui enseignera, d'autre part, que le corps, machine souple et obéissante, est l'esclave aveugle et le docile instrument de ce triumvirat, tyrannique et puissant ; mais elle lui montrera aussi que cet esclave faisant parfois rébellion, la puissance du triumvirat ressent le contre-coup de cette révolte, qu'elle en est amoindrie et tremble sur ses bases.

Elle lui apprendra comment il faut rechercher un certain nombre de causes capables de désorganiser le corps, causes qui échappent à nos moyens ordinaires d'investigation et dont la pathologie médicale n'a pas à s'occuper. En effet, ce n'est pas toujours une colonie de pneumocoques ou de bacilles tuberculeux qui empêchent le corps de fonctionner normalement. Souvent, et plus souvent

qu'on ne soupçonne, c'est une idée sur laquelle l'esprit se replie et s'immobilise, c'est une passion en train de couvrir comme l'incendie qui éclatera demain, c'est la veulerie d'une volonté débile qui, petit à petit, affaiblit, rongent, désemparent l'organisme, comme le flot désagrège le rocher qu'il vient caresser.

La Psychologie développera, créera chez l'étudiant une sorte de cinquième sens : celui d'interpréter l'invisible, grâce à certains signes physiques que la pathologie ne peut classer méthodiquement et en faire d'infailibles moyens de diagnostic. D'après une image surannée, « les yeux sont le miroir de l'âme » mais il n'y a pas que les yeux qui soient ce miroir magique : un front qui se ravine se plisse ou se déride, des lèvres qui sourient, ou se crispent en un sanglot, suffisent parfois à révéler tout ce que l'homme pense, sent et veut. Or, le médecin verra sa tâche singulièrement facilitée, s'il sait surprendre et traduire sur le visage de son malade certaines expressions légères, mobiles et fugaces qui révèlent un monde de pensées et de sentiments, comme un lac limpide reflète les arbres, les nuages et le ciel qui se mirent dans son cristal. Et cette nécessité de pressentir la vérité par de tels moyens, si peu scientifiques, s'impose d'autant plus, que souvent le malade ne veut pas, ou n'ose pas avouer certains faits, certaines tares, d'une importance considérable pour le médecin.

Quel grand secours le médecin légiste ne retirera-t-il pas de la Psychologie, lorsqu'il n'a aucun stigmate physique sur lequel il pourrait s'appuyer pour étayer son rapport ?

Plus que jamais ce besoin d'être psychologue se fait sentir en pathologie mentale, non seulement pour établir le diagnostic, mais aussi et surtout le traitement.

Souvent, ce n'est pas le corps que les aliénistes et les neurologistes ont à soigner. L'on voit des persécutés, des obsédés, des mélancoliques qui ont une magnifique structure et des fonctions organiques irréprochables, et pourtant ils sont malades et gravement malades. Ce n'est donc pas une potion qui leur rendra la santé. Dans de pareilles conditions, si le médecin est psychologue, il pourra obtenir de merveilleux résultats. Il saura d'abord et surtout capter leur confiance, et, ensuite par le raisonnement, par d'adroits conseils, par d'habiles consolations, il leur montrera que leurs rêves, leurs hallucinations ne sont que de vaines chimères, il redonnera l'espérance à des gens qui n'en ont plus, et en leur redonnant l'espérance, il leur suggérera le désir d'être sains, vigoureux, bien portants, et par suite il leur inspirera le goût de vivre.

Nous-même — mais alors en pathologie médicale — nous avons essayé de nous servir de cette thérapeutique psychique, à l'égard de tuberculeuses, arrivées à la dernière période. Nous nous sommes installé, pendant quelques instants et cela à maintes reprises, au chevet de certaines malades, presque moribondes, effrayantes à voir avec leur visage de cire sillonné de veines bleuâtres, aux pommettes trop rouges, aux yeux brillant d'un éclat trop vif, suscitant la pitié et la compassion avec leurs longues mains diaphanes, aux ongles bleus, aux doigts en spatule. Nous avons essayé de leur faire entrevoir des jours

meilleurs, une suite de printemps fleuris et parfumés où leur santé redeviendrait belle et florissante, et où il leur serait permis de goûter encore aux légitimes joies de l'existence, nous avons tâché de leur persuader qu'elles n'étaient pas gravement atteintes. Eh bien ! lorsque nous quittions ces malades, nous avons maintes fois constaté que l'air de leur visage était moins morne et moins découragé, que leur regard avait une expression moins inquiétante et moins douloureuse, que leurs joues étaient plus roses ; et, ces malades qui n'avaient même plus la volonté de se nourrir, témoignaient le désir de s'alimenter afin de revenir plus rapidement à cette santé, brillante et vermeille, que nous venions de faire resplendir à leurs yeux.

Certes, nous ne les avons pas guéries, leur état était vraiment trop grave. Mais nous avons, du moins, l'intime satisfaction d'avoir apaisé leurs souffrances morales en leur prodiguant nos paroles, affectueuses et douces, comme la chanson d'une mère qui berce son enfant. Nous leur avons procuré quelques heures de répit où elles sentaient moins le mal qui les consumait, et cela en leur faisant espérer un avenir qui leur souriait comme une aurore nouvelle, et en leur donnant l'illusion — trompeuse, il est vrai, mais combien consolatrice ! — d'une prochaine résurrection.

Il n'est pas téméraire de penser que si nous nous étions trouvé en présence de malades à une période moins avancée, et surtout si nous avions continué pendant plus longtemps, nos essais de thérapeutique psychique, nous aurions obtenu de très beaux résultats.

La Psychologie guidera utilement la pensée de l'étudiant dans cette sphère mystérieuse, vrai Royaume des Ombres, que ne peuvent sonder ni scruter les organes des sens. Nous faisons allusion au Spiritisme qui, à l'heure actuelle, est plus prospère que jamais.

Des hommes distingués et même célèbres, parmi lesquels non seulement des artistes et des littérateurs à l'imagination aventureuse, mais aussi des savants, des médecins, assagis par la froide raison, s'y adonnent avec frénésie. Vers minuit, anxieux autour d'une table fatidique, ils invoquent et évoquent nous ne savons quelles âmes errantes, tourmentées, tristes et plaintives, et qui, fatiguées de l'au-delà, reviennent sur terre, pour aller se promener au milieu des tombeaux, rôder sur les toits et dans les greniers.

La Psychologie viendra au secours de l'étudiant en médecine. A propos du merveilleux, elle lui rappellera ce grand principe que « rien ne se produit sans cause » ; et, par suite, elle lui montrera quel crédit limité il faut avoir en ces Esprits qui viennent gémir dans les meubles, faire craquer les boiseries, frapper contre les murs, éteindre les bougies et communiquer avec les mortels par l'intermédiaire d'un « médium » et grâce à des tables tournantes.

Peut-être, finira-t-elle, un jour, en s'appuyant sur des données scientifiques, électricité, magnétisme, par trouver l'explication de tous ces faits qui semblent toucher au surnaturel et dont le seul récit glace les auditeurs d'un saint effroi. Ainsi, l'hypnotisme, d'allure diabolique, et sur lequel plane encore le mystère, n'est-il pas entré grâce à Charcot, dans le domaine médical ?

D'après ces divers exemples, ne semble-t-il pas que la Psychologie soit aussi utile à l'étudiant en médecine que l'Anatomie, la Physiologie ou la Pathologie ?

2° Logique.

Il est indispensable en médecine de savoir classer les faits, afin de ne pas se perdre au milieu de leur multiplicité, comme dans une de ces vieilles villes, au dédale de rues tortueuses et disposées sans plan.

Aussi, l'étudiant en médecine doit-il aborder ses études avec un esprit clair, précis et méthodique. De telles qualités, il pourra les acquérir grâce à la Logique.

Nous ne faisons pas allusion ici à cette Logique moyenâgeuse, encombrée de syllogismes stupéfiants et de dilemmes fantaisistes mais à cette Logique cartésienne qui s'attache à former l'esprit et le jugement, à développer le bon sens et la raison en enseignant qu'elles sont les différentes méthodes qu'il faut suivre et appliquer dans les diverses branches de la Science.

Ordre, clarté, précision, voilà des qualités, est-on en droit de nous objecter, que peuvent aussi faire acquérir les Mathématiques. Mais nous avons déjà observé que les Sciences exactes sont tyranniques, et qu'elles asservissent l'esprit en le soumettant à des principes immuables, en dehors desquels on est sujet à l'erreur. Au contraire, la Logique conserve à la pensée son indépendance et son envol, elle lui ouvre de vastes horizons. Elle apprend au jeune homme, d'abord ébloui des nouvelles voies qu'elle lui indique et qu'il ne soupçonnait pas,

à être observateur sagace, à discuter les faits, à les analyser et synthétiser dans le creuset de l'expérience, à rechercher pourquoi des causes, apparemment les mêmes, ont des effets différents.

Un esprit, habitué à ne s'étonner de rien, n'est-il pas singulièrement prêt à procéder à toutes les recherches expérimentales? Or, l'expérimentation n'est-elle pas d'une importance capitale en médecine?

Avant d'avoir établi que tel microbe est l'agent spécifique de telle maladie, que tel sérum arrête les progrès de telle infection, combien d'essais ne faut-il pas faire et recommencer dans le silence du laboratoire, jusqu'au jour de la découverte?

En dehors de ces avantages, elle lui en procurera un autre d'une valeur considérable pour le médecin : celui de se mettre, autant que possible, en garde contre l'erreur. En effet, elle l'avertira que parfois nos impressions, nos sensations, nos perceptions ne correspondent pas aux objets qui les ont produites. Ainsi, elle lui enseignera qu'il ne faut affirmer l'existence d'un fait que si l'existence de ce fait a été corroborée, à diverses reprises, par le témoignage de tous les sens.

En un mot, elle l'exhortera à la prudence, or la prudence n'est-elle pas le symbole de la médecine?

3^e Morale.

Les Anciens considéraient le médecin comme un être infiniment parfait; ils le plaçaient au niveau des dieux.

Certes, la perfection est loin d'être un apanage de

l'Homme, mais il serait à désirer que le médecin cherchât, autant que possible, à s'approcher de l'idéal très élevé que concevaient à son sujet par exemple les Grecs. Il faudrait en un mot qu'il méritât l'antique épithète : *εσφός*.

La Morale, intelligemment enseignée, si elle n'est pas, comme on la représente, cette vieille dame, au nez crochu, aux yeux ronds, acariâtre, ennuyeuse et morose, favorisera singulièrement les efforts entrepris pour arriver jusqu'au sommet où règne la belle, la pure, la souriante Sagesse.

Il est incontestable qu'on peut très bien connaître les principes de la Morale et être malhonnête, la Morale ne fera pas d'un coquin un homme vertueux. Pour aimer la vertu, il faut la pratiquer. Néanmoins, on a plus de chance de rencontrer cet être que cherchait Diogène, parmi les moralistes que parmi ceux qui n'ont jamais ouvert un livre de morale.

Ainsi, n'être pas étranger aux notions du Beau, du Bien, du Devoir, c'est avoir déjà la clef qui ouvre le sentier conduisant à la perfection. Or, ces idées germeront d'autant plus facilement, seront d'autant plus fécondes qu'elles trouveront, en général, dans le jeune homme qui se destine à la médecine, un terrain tout préparé.

En effet, il est singulier de constater combien il est fréquent de rencontrer chez l'étudiant en médecine un esprit avide d'idéal, ami de tout ce qui est grand, sublime et généreux !

La notion du Beau peut éviter au médecin deux écueils redoutables : la neurasthénie et le matérialisme.

Nous allons développer notre pensée.

Le Beau est une sensation d'harmonie. C'est la beauté morale ou matérielle, impérissable, éternelle, belle sous tous les rapports, dans tous les temps et tous les lieux.

Aimer la beauté morale, c'est aimer l'harmonieux équilibre de tous les sentiments et de toutes les vertus.

Or, être neurasthénique c'est se laisser envahir par un morne découragement qui annihile la volonté, et surtout par une tristesse souvent inexplicable, qu'on n'a plus l'énergie de chasser.

Quelque élégante que soit la définition du matérialisme elle revient, en somme, à dire que le matérialisme est sans doute, un être raffiné, dont le scepticisme, à l'endroit de l'âme et de la divinité, fleure un discret parfum de distinction, mais au caractère combien amer, sombre et surtout égoïste !

Certes, nous ne voulons pas critiquer les théories du matérialiste, théories qui ne manquent pas de grandeur et de sauvage beauté, mais ce qui nous choque en ce désillusionné, c'est sa sécheresse de cœur et son absence de sensibilité.

Or, quand les sentiments de tristesse et d'égoïsme dominant tous les autres sentiments, l'équilibre est rompu, et il s'établit une sorte de laideur morale, vraiment monstrueuse. Si le médecin a la notion du Beau, il aura conscience de son imperfection qu'il cherchera à corriger, comme le sculpteur rectifie la ligne défectueuse dans le marbre qu'il cisèle.

Il faut que cette métamorphose s'accomplisse, car un médecin, neurasthénique et matérialiste, est un médecin

déplorable, puisque découragé, indifférent, ne pensant qu'à lui-même, il est incapable de remplir la meilleure partie de son rôle : consoler et soulager ceux qui souffrent.

Ainsi, se corriger parce que, grâce à l'enseignement de la Morale, on a la conscience, et par suite la pénible impression et le réel dégoût de sa propre difformité, voilà une théorie qui n'est certainement pas une vaine théorie, exposée pour le vulgaire plaisir d'aligner des mots pompeux et sonores. Ce n'est pas autrement que des hommes qui se laissaient dominer par le sentiment de la colère, modifient leur naturel emporté. Ce n'est pas autrement que des personnes qui se livraient à la luxure, à toutes sortes d'excès, parviennent à refréner leurs désirs et leurs passions.

Au sujet du Bien et du Devoir, nos idées ne sont pas tout à fait conformes à celles de quelques-uns de nos maîtres. Nous disons :

« L'étudiant en médecine devrait avoir imprégné, nourri son esprit des grandes pensées de désintéressement, de générosité, de charité et de dévouement, afin qu'il comprît mieux le rôle qu'il aura à remplir ».

Un de nos maîtres nous a fait observer, non sans une fine ironie : « Vos idées sont belles, nobles et louables, mais ne les exaltez pas trop fort, car on est déjà trop prêt à en abuser. On croit trop, en vérité, que la médecine est un sacerdoce, et c'est pourquoi on oublie trop souvent de régler au médecin ses honoraires ».

En effet, le médecin est mal payé, il ne l'est pas selon ses peines et ses sacrifices, surtout au milieu des popula-

tions villageoises ; très souvent au lieu d'être soldé en espèces sonnantes et trébuchantes, il doit se contenter d'un sac de pommes de terre ou d'un panier de cerises, trop heureux même quand il n'a pas à essayer les insultes de ses débiteurs. Bref, quand on a des dettes à acquitter, c'est au médecin qu'on pense en dernier lieu. Tout cela est vrai, néanmoins notre maître ne nous a pas convaincu. Il est certain que ses réflexions, au point de vue matériel, sont très justes. Mais, consoler et soulager les pauvres et les malheureux, enfin tous ceux qui souffrent moralement et physiquement, n'est-ce pas là, pour le médecin, l'occasion de réduire à néant les critiques éhventées de certains calomniateurs qui l'accusent de vénalité et de cupidité ? D'ailleurs, il n'est pas le seul à travailler, sans espoir d'un salaire rémunérateur, et seulement en vue du Bien.

L'officier et le prêtre ont, eux aussi, un rôle sacré à remplir, et, cependant ils touchent de bien maigres subsides.

Quels avantages retire le missionnaire en allant essayer de convertir à sa religion des peuplades barbares ?

Aucun, si ce n'est la mort comme ultime récompense.

Et les artistes — peintres, sculpteurs ou musiciens —, quels bénéfices réalisent-ils ? Trop souvent, il arrive qu'ils ne peuvent vendre leurs œuvres pendant leur vie alors que, par une amère dérision, ces mêmes œuvres s'élèveront, après leur mort, à des prix qui étonnent l'imagination.

Le jeune homme qui se destine à la médecine, devrait être charitablement averti de tous les aléas, de tous les déboires qu'il rencontrera, à chaque instant, dans l'exer-

cice de la profession qu'il a choisie. Alors, si, malgré ces avertissements pleins de prévoyance, il ne se rebute pas, c'est que, selon une expression populaire, il a vraiment la foi, c'est qu'il est vraiment digne du beau rôle qu'il aura à remplir. Il mourra peut-être, pauvre, exténué de faim, de fatigue et de misère, mais il mourra du moins, noblement, stoïquement, comme un soldat à son poste !

4° *Métaphysique.*

A l'heure actuelle, les problèmes de Métaphysique dorment à côté des neiges d'antan,

Ce sont précisément eux qui empêchèrent l'esprit humain de prendre un libre essor. Il vaut donc peut-être mieux ne pas interrompre leur sommeil.

C'est une faiblesse, un travers de l'esprit humain que de s'obstiner à discuter, expliquer et prouver ce qui échappe aux organes des sens, alors qu'il dédaigne étudier tant de phénomènes moins éthérés, plus terrestres, qui l'intéressent directement, et que la vue, l'ouïe, le goût, le toucher peuvent explorer. C'est l'éternelle histoire du maçon qui voudrait bâtir une maison en commençant par la toiture. Il en est ainsi pour certains malades qui, au lieu de raconter simplement à leur médecin ce qu'ils ressentent, éprouvent l'irrésistible besoin de lui expliquer, de façon plus ou moins fantaisiste, la pathogénie de la maladie à laquelle ils sont en proie, et qu'ils ignorent, bien entendu, sous tous les rapports.

Néanmoins, l'étudiant qui, un jour, se trouvera devant une table de dissection ou d'autopsie, au chevet d'un ago-

nisant ou d'une femme en travail, doit connaître ces problèmes d'ontologie, ne serait-ce que pour mieux s'assurer de leur inanité.

C. — LETTRES.

1^o *Littérature.*

L'étudiant en médecine aurait-il dû s'appliquer, au Collège, à faire de bonnes études littéraires ?

Nous le pensons pour plusieurs motifs : la Littérature viendra au secours de la Philosophie en fournissant à l'étudiant les moyens de ne pas se laisser envahir par cette tristesse professionnelle qui enlize la plupart des médecins. Elle contribuera à développer chez lui la sensibilité, l'imagination et la mémoire : facultés très précieuses en médecine.

En effet, le médecin, sans cesse en contact avec les souffrances de toutes sortes, avec des plaies physiques et morales extrêmement hideuses, a besoin plus que tout autre de nourriture spirituelle.

C'est donc pour lui une nécessité de faire, de temps à autre, abstraction de l'existence matérielle pour laisser son esprit voguer dans le bleu de l'infini, et lui permettre de prendre son essor vers la sphère des hautes pensées. C'est pourquoi il devrait avoir appris au Collège à goûter et à apprécier les auteurs anciens ou modernes, poètes et prosateurs.

En leur société, au contact de leurs belles et sublimes idées, sa faculté de sentir et de percevoir s'affinera

Avoir une sensibilité exquise, comprendre tout ce qu'il y a de charme et de beauté dans le gazouillement d'une source, dans la voix du vent qui pleure, dans le sourire d'une étoile lointaine, dans la course échevelée d'un nuage capricieux, avoir en un mot l'âme d'un poète, voilà qui n'est pas à dédaigner pour un médecin. Esculape, d'ailleurs, n'était-il pas fils d'Apollon? Un poète qui vibre à toutes les impressions extérieures, qui sait mettre un symbole dans tout ce qu'il perçoit, n'est-il pas singulièrement prêt à comprendre toutes les souffrances d'autrui? Le caducée de la Médecine devrait être surmonté d'une lyre d'or.

Si le médecin était doué d'une telle sensibilité, jamais l'égoïsme n'aurait prise sur lui, et par suite, il serait plus apte à remplir son rôle de consoler, de soulager et de guérir.

La Littérature n'aurait-elle que ce seul but d'empêcher l'étudiant de sombrer, un jour, dans la tristesse et l'égoïsme, et de le rendre meilleur en affinant sa sensibilité, que son utilité serait d'une valeur considérable en médecine; mais là ne se bornent pas ses effets, car, de plus, elle développera et perfectionnera chez le jeune homme l'imagination et la mémoire; or, imagination et mémoire lui seront deux précieux auxiliaires pendant ses études médicales.

Notre pensée mérite d'être expliquée.

La Médecine est à la fois une Science expérimentale et un Art.

Elle est une Science expérimentale. C'est en effet, grâce à l'expérimentation qu'elle parvient à établir les causes

des phénomènes, à les distinguer de leurs effets. Mais avant que ces causes soient connues et reliées scientifiquement à leurs effets, l'esprit éprouve de la gêne et de l'inquiétude, il a besoin de trouver une explication pour apaiser son angoisse ; c'est pourquoi intervient l'imagination.

Cette précieuse faculté, si injustement appelée la « folle du logis » mériterait d'être au contraire considérée comme l'avant-garde de la Raison. C'est elle qui part en éclaireur, bâtit différentes hypothèses et s'arrête à celle qui satisfait le mieux l'esprit. C'est alors et seulement alors que la Raison entre en scène pour discerner ce qui est vraisemblable de ce qui ne l'est pas, et pour juger s'il faut diriger les recherches dans le sens indiqué par l'hypothèse, ou s'il faut abandonner cette voie pour une autre. Ainsi, en médecine, quand une vérité scientifique est établie, c'est d'abord l'imagination qui, infatigable et courageux pionnier, a tracé le premier sentier dans des régions inexplorées.

Et la mémoire, que d'utiles services ne rendra-t-elle pas à l'étudiant ? L'Anatomie, la Physiologie, la Pathologie, la Thérapeutique, sont des groupes de faits que le Raisonnement ne peut relier les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne, comme les théorèmes de géométrie.

Ces groupes de faits sont donc absolument isolés ; par conséquent, le souvenir a beaucoup de peine à les conserver, bien plus que s'ils se déduisaient naturellement les uns des autres. Aussi importe-t-il que l'étudiant en

médecine ait une excellente mémoire, pleine de souplesse et de docilité.

La médecine est un Art.

Parfois on examine un malade ; on ne lui trouve aucun signe, rien à la vue, à la percussion, au palper et à l'auscultation. Il y a juste un peu de température et un pouls assez fréquent. Dans de pareilles conditions, la Raison n'a presque rien à faire, c'est l'imagination qui, bien secondée par la mémoire, tirera le médecin d'embarras pour établir un diagnostic.

On peut aussi se trouver au chevet d'un malade, presque moribond. Il faut établir un traitement d'urgence. Ici encore la Raison sera d'un faible secours. Mais c'est l'imagination, prompte comme l'éclair, mais c'est la mémoire, précieux réceptacle, qui viendront à l'aide du médecin et le dispenseront d'une trop longue réflexion — qui pourrait être funeste au malade —, pour établir la conduite à tenir.

Ainsi, l'étudiant en médecine qui se sera appliqué au Collège à faire de bonnes études littéraires, n'aura pas perdu son temps.

Lire, goûter, apprécier, interpréter les auteurs, c'est développer l'imagination,

Apprendre et réciter par cœur de la prose ou de la poésie est une excellente gymnastique capable de perfectionner la mémoire.

Nous venons de voir combien ces deux facultés ont de la valeur en médecine ; c'est pourquoi l'étudiant verra sa tâche singulièrement facilitée, s'il entreprend ses étu-

des médicales avec une imagination et une mémoire pleines de promptitude et de vivacité.

Tels sont les motifs qui nous font considérer la Littérature comme indispensable au jeune homme qui se destine à la médecine.

2° *Langues anciennes.*

C'est le moment d'aborder une question qui a soulevé de très nombreuses et très chaudes discussions, et sur laquelle on revient de temps à autre, sans jamais s'accorder.

Est-il utile que l'étudiant en médecine ait fait du grec et du latin ?

Beaucoup disent oui, quelques-uns répondent non.

Des professeurs d'école primaire supérieure et des professeurs d'école normale primaire qui ignorent en général ces deux langues, et n'ont par conséquent aucune compétence pour en parler, *ne sutor ultra crepidam*, soutiennent surtout dans leurs discours aux distributions des prix, que l'étude des langues mortes n'est plus conforme aux besoins de l'existence matérielle ; d'après eux, il faut que le jeune homme fasse, à l'heure actuelle, des études plus pratiques afin de mieux supporter la lutte pour la vie.

Selon leur idéal, l'élève des Arts et Métiers et l'instituteur primaire, les deux modèles qu'ils proposent, sont infiniment supérieurs à tous les bacheliers ès-lettres ou ès-sciences. Voilà de bien belles phrases.

Dans un autre ordre d'idées, des médecins des hôpitaux, des agrégés de la Faculté prétendent que le grec et

le latin sont absolument inutiles à l'étudiant en médecine.

Par précaution et par ruse de guerre, ils font d'abord l'éloge de ces deux langues. Ils affirment en effet qu'elles donnent de la distinction à l'esprit, et qu'elles font de bons écrivains et de remarquables orateurs. Mais ensuite ils ajoutent : « Tous les étudiants en médecine ne sont pas destinés par exemple à devenir professeurs de Faculté, la plupart seront de modestes praticiens peu soucieux de beau langage, c'est pourquoi le grec et le latin leur sont parfaitement inutiles ».

Enfin, comme dernière objection, — et c'est là le coup de Jarnac, — ils ajoutent : « Et nous qui sommes de la vieille école, qui avons appris le grec et le latin, soyons sincères et confessons que nous ignorons ces deux langues autant que si nous ne les avions jamais étudiées, que nous sommes incapables de réciter une page de Virgile ou de Tacite, et de traduire quelques vers d'Homère ou de Sophocle. Par conséquent, il vaut mieux que l'étudiant ait employé à des études d'un intérêt plus pratique, le temps considérable qu'il consacra au grec et au latin, et cela pour oublier rapidement l'une et l'autre langue, après ne les avoir jamais sues que très médiocrement ».

Ainsi, d'après les objections que nous venons d'exposer et auxquelles nous allons tâcher de répondre, le grec et le latin ne seraient utiles qu'aux étudiants en médecine qui deviendront professeurs de Faculté. La critique est peut-être juste. Mais quel sera l'esprit *extra-lucide* — *medium*, voyante ou somnambule — qui sera capable de parler, comme il suit, à deux collégiens du même âge. A

l'un d'eux, il dira : « Mon jeune ami, vous deviendrez un jour professeur à la Faculté de médecine de Paris ; et comme vous aurez à discourir devant un nombreux auditoire qui ne laissera échapper aucun de vos lapsus, il faut que vous soyez éloquent, que vous ayez l'esprit souple, fin et distingué ; par conséquent vous allez vous mettre à l'étude du grec et du latin ».

A celui qui se contentera d'être un médecin ordinaire, il fera donc observer : « Et vous, vous perdrez un temps considérable en vous appliquant au grec et au latin dont vous n'aurez jamais besoin ; consacrez-vous à des études qui vous aideront plus tard à comprendre l'Anatomie, la Physiologie ou la Pathologie ».

Par conséquent, il faudrait, dès le collège, ranger les élèves, futurs étudiants en médecine, en deux catégories : 1^o Catégorie de ceux qui deviendront professeurs de Faculté ; 2^o catégorie de ceux qui seront des médecins ordinaires. Or, cette distinction est absolument impossible ; et de plus, que d'élèves brillants ne tiennent pas ce qu'ils avaient promis, alors que d'autres élèves obscurs sortent un jour de leur pénombre !

Il nous semble que les adversaires du grec et du latin se font du médecin ordinaire une piètre conception en prétendant que la plupart des étudiants en médecine deviendront de modestes praticiens peu soucieux, comme Chrysale, de parler un beau langage. D'après eux, un médecin ordinaire, un médecin de campagne est comme l'ours mal léché de La Fontaine, une espèce de rustre, lourdaud, balourd, renfrogné, hirsute et velu, toujours en chemin, par la pluie comme par le vent, pour aller

rafistoler une jambe cassée ou pratiquer une saignée ; c'est une sorte d'hypocondriaque qui répond par monosyllabes, sur un ton plus ou moins hargneux, aux clients qui viennent le consulter.

Nous ne sommes pas de leur avis et nous nous efforçons de démontrer, tout à l'heure, pourquoi un médecin, tout en n'étant pas professeur de Faculté, doit avoir de la grâce et de la distinction, une parole éloquente pleine de souplesse et d'élégance.

Enfin, quand les adversaires du grec et du latin soutiennent que l'on ignore ces deux langues, même après en avoir fait l'étude, nous pensons que c'est là une boutade digne du vieil esprit gaulois, cet esprit imprégné pourtant de bon sens latin et saupoudré de sel attique. Mais admettons que la critique soit juste : le bachelier ès-lettres ne connaît pas mieux le grec et le latin que son collègue de l'enseignement moderne qui ne les a jamais appris ». Eh bien, après avoir fait cette concession, nous dirons : « Les langues anciennes sont enseignées non pas pour elles-mêmes, non pas pour qu'elles soient sues en tant que langues, comme l'anglais ou l'allemand, mais c'est afin qu'elles donnent à l'esprit de celui qui les apprend, ce tour, ce charme, ce parfum de distinction qu'il est impossible d'acquérir sans leur aide ».

Nous venons d'exposer les raisons invoquées pour soutenir que les langues mortes sont inutiles à l'étudiant en médecine. Nous avons essayé de combattre ces objections.

Nous allons maintenant nous efforcer de démontrer pourquoi le grec et le latin sont au contraire plus que

jamais indispensables au jeune homme qui se destine à la médecine.

L'étude du grec et du latin est un bon crible, et ne servirait-elle qu'à endiguer le flot toujours montant des médecins qu'elle remplirait un bon office. Que d'élèves abandonnent un jour leurs études de l'enseignement secondaire classique, parce qu'ils ne peuvent pas retenir une déclinaison grecque ou latine ! Alors, ils sont obligés de ne plus songer aux professions dites libérales, et de chercher une autre voie soit dans le commerce, soit dans l'industrie ; c'est pourquoi ils se jettent du côté de l'enseignement secondaire moderne.

En effet, de même que l'on verse dans l'infanterie de ligne, les hommes médiocres, chétifs, malingres, enfin tous ceux que l'on ne sait où et comment enrégimenter, de même l'Enseignement secondaire moderne recrute plusieurs catégories d'élèves : 1° Ceux qui n'ont aucune vocation précise, très souvent parce qu'ils ont un père riche ; 2° ceux qui font leurs études de l'enseignement secondaire moderne par goût du nouveau, par amour du changement — on dirait aujourd'hui par snobisme ; — 3° enfin ceux qui ne seraient jamais capables de subir leur baccalauréat de rhétorique à cause de la version latine et des auteurs grecs et latins. Ainsi, supprimer les langues anciennes, c'est encombrer encore davantage la carrière médicale déjà tant obstruée.

Tout bachelier ès-lettres, même après avoir oublié son grec et son latin, saura néanmoins que, par exemple, dans pathologie, nosologie, ophthalmologie, stomatite, gastrite, entérite, il y a les racines : πάθος, νόσος, ὀφθαλμῖς,

στόμα, γαστήρ, έντηρον. Or, en médecine, de pareils mots, d'allure parfois si barbare, se rencontrent à chaque instant. Comment l'étudiant les conservera-t-il dans son souvenir, s'il en ignore l'étymologie ? Les adversaires du grec et du latin disent : « Il faudrait cataloguer tous ces mots, et en donner à l'étudiant la liste à apprendre ».

Une étude semblable serait inintelligente, fastidieuse et très ingrate ; elle exigerait de grands et inutiles efforts de mémoire. Malgré une peine infinie, l'étudiant en médecine connaîtrait mal cet indigeste recueil, et risquerait fort de dénaturer le vocabulaire qui devrait lui être familier.

Le grec et le latin sont deux langues synthétiques. Même après avoir eu le sens de tous les mots qui forment une proposition, il est souvent fort difficile de comprendre, d'agencer, d'établir bien d'aplomb en français la phrase après laquelle on s'acharne. C'est pourquoi traduire du Sophocle ou du Virgile est une véritable gymnastique qui polit et assouplit l'esprit, et lui donne du tact, de la mesure et de la discrétion. Or, de telles qualités sont indispensables au médecin. En effet, que d'habileté dans l'emploi des expressions, dans l'art d'interroger, ne faut-il point parfois déployer lorsqu'il s'agit par exemple de rechercher la syphilis chez des femmes réputées vertueuses, ou si l'on examine des personnes susceptibles d'être froissées, appartenant aux classes dites élevées, occupant une situation plus ou moins en vue ? Jamais l'étude des langues analytiques, comme l'anglais ou l'allemand, qui tiennent une si large place dans le programme de l'enseignement secondaire moderne, ne s'era

suffisante pour donner à l'esprit tant de tact et de finesse.

En effet, la traduction d'un auteur anglais ou allemand est loin d'exiger de grands efforts comme la traduction d'un auteur grec ou latin. La recherche du sujet, du verbe et du complément n'est pas très difficile à faire, puisque ces diverses parties du discours occupent, à peu près, la même place dans la proposition de n'importe quelle langue analytique. La syntaxe française ressemble par bien des côtés à la syntaxe anglaise ou allemande. Il s'agit donc d'avoir un dictionnaire en main, et de revêtir les mots que l'on traduit, et sans en déranger l'ordre, de la forme française qui leur correspond.

Enfin, il n'est pas nécessaire d'être professeur de Faculté pour avoir l'obligation de bien s'exprimer en français.

En effet, le médecin, le plus ordinaire qu'on puisse imaginer, est exposé à fréquenter des salons, soit ceux dits du grand monde, soit ceux où l'on se pique d'esprit et de bon goût ; peut-être, fera-t-il, un jour, dans son humble village des conférences par exemple sur l'allaitement ou sur l'alcoolisme ; de plus, il risque d'être interviewé, d'avoir à rédiger des rapports qu'il aura à soutenir et discuter devant les tribunaux. Et puis un médecin qui s'exprime, avec beaucoup de grâce, de douceur et de persuasion, peut avoir une influence très heureuse sur le moral de ses malades.

Il faut donc qu'il sache parler et écrire correctement le français ; or, c'est une vérité banale que, pour bien connaître la langue française, il est nécessaire d'avoir appris les langues qui lui donnèrent naissance.

Telles sont les raisons qui nous font considérer le grec et le latin comme devant faire partie du bagage littéraire que doit posséder tout étudiant en médecine.

3° *Langues vivantes.*

Si nous venons de prendre la défense du grec et du latin, ce n'est pas pour nous montrer hostile à l'étude des langues vivantes qui tiennent une si large place dans le programme de l'Enseignement secondaire moderne.

Si nous nous plaçons à un point de vue purement spirituel et relativement aux études médicales, il ne faut pas exiger des langues vivantes les mêmes avantages que l'on retire du grec ou du latin. C'est ce que nous avons déjà développé dans le chapitre précédent ; que l'on veuille bien s'y reporter.

Les langues vivantes seconderont très favorablement les langues mortes dans l'action de polir, d'affiner et de parfaire l'esprit, mais elles ne peuvent leur être entièrement substituées.

Si on leur a donné aujourd'hui une place tellement importante dans le programme de l'Enseignement secondaire moderne, c'est surtout pour faciliter les relations internationales de n'importe quelle nature : commerciales, industrielles, artistiques, scientifiques et littéraires. A ce titre, elles sont aussi utiles à l'étudiant en médecine et au médecin qu'à un élève de St-Cyr ou du Borda, à un négociant ou à un armateur.

Certes, il serait à désirer que l'étudiant en médecine fût un polyglotte distingué, surtout en ce moment où les

écoles allemande, anglaise ou italienne brillent d'un si vif éclat, que ce soit en Chirurgie, en Médecine ou en Obstétrique.

Pouvoir apprécier dans les livres et les journaux des autres nations, dans toute sa saveur et son originalité, le compte-rendu qu'un savant étranger fait de ses travaux, assister à un Congrès et être capable de suivre la discussion d'un clinicien anglais ou allemand exposant ses idées et ses découvertes : voilà qui serait pour l'étudiant un enseignement fécond en avantages de toutes sortes. Plus tard, cet étudiant, devenu docteur, peut-être ira-t-il s'établir dans une ville d'eaux, où règne par excellence le cosmopolitisme. Alors, très souvent, il aura affaire à une clientèle étrangère ; en pareil cas, quelle confiance ne s'attirera-t-il pas de la part de ses malades et de leur famille, s'il comprend leur langage et sait le parler ?

Au sujet des langues vivantes, les étudiants en médecine français sont incontestablement en retard sur les étudiants en médecine des autres nations.

Ainsi, les étudiants étrangers, inscrits à la Faculté de médecine de Paris, parlent assez couramment plusieurs langues. Les étudiants en médecine français ont étudié au Collège, l'anglais ou l'allemand. Eh bien, la plupart d'entre eux sont incapables de lire, dans un texte anglais ou allemand, sans le secours du dictionnaire ; à plus forte raison ne peuvent-ils soutenir une conversation dans l'une ou l'autre de ces deux langues.

Pour combler une telle lacune, nous ne pensons pas que la modification des programmes, déjà si surchargés, eût d'heureux résultats. Il vaudrait mieux qu'on essayât

d'effacer la séparation si nette, trop bien marquée, qui existe entre étudiants français et étrangers. Si les uns et les autres cherchaient à établir entre eux des relations plus fréquentes et surtout plus cordiales, ils pourraient s'instruire mutuellement, sans peine et sans effort, grâce au charme d'une amicale causerie.

Ainsi, ils s'initieraient réciproquement aux tournures, aux finesses et aux teintes de leur langage respectif. De part et d'autre, ils arriveraient à soutenir sinon avec élégance, du moins avec facilité et correction, une conversation dans la langue qu'ils ont apprise, de façon trop théorique, sur les bancs du Collège.

CONCLUSIONS

Etre fin psychologue, observateur sagace, avoir un caractère désintéressé, plein de grandeur et de magnanimité, se distinguer par un esprit remarquable de tact et de délicatesse, bien secondé par une vive imagination et une mémoire fertile, savoir se servir d'une parole souple et élégante : voilà l'idéal, sans doute très élevé, que nous nous faisons du médecin. Certes, il n'est pas facile d'atteindre un tel degré de perfection, mais on peut s'en approcher. Or, pour s'en approcher, les sciences ne seront pas d'un très grand secours à l'étudiant en médecine. Nous avons vu que les Mathématiques ont même une influence défavorable à la tournure d'esprit qu'il faut avoir en médecine.

Nous avons vu aussi que certainement les Sciences physiques et naturelles aideront beaucoup l'étudiant à faire de bonnes études médicales, mais nous avons constaté également qu'elles ne lui sont pas indispensables.

On ne peut pas en dire autant de la Philosophie et des Lettres. Celles-ci et celle-là contribueront excellemment à donner à l'étudiant quelques-unes des qualités et des vertus énumérées plus haut.

La Philosophie est la description de la santé et des ma-

ladies morales de l'être spirituel, de l'être qui pense, qui sent et qui veut. La Littérature est le reflet ou mieux la physiologie des sentiments et des passions qui ont animé les divers peuples aux divers siècles.

Par conséquent, Philosophie, Lettres et Médecine, unies par d'indissolubles liens, forment un tout harmonieux.

C'est pourquoi le jeune homme qui aspire à devenir médecin, doit être, au sortir du Collège, et en abordant ses études médicales, d'abord et surtout un philosophe, ensuite un lettré. C'est dans de pareilles conditions, c'est enfin aussi après avoir fait lutter son esprit d'élégance avec l'atticisme des Grecs, de solidité avec le bon sens des Latins, qu'il pourra entreprendre avec beaucoup de profit, ses études médicales et devenir un médecin à la hauteur du beau rôle qu'il aura à remplir.

Vu : le président de la thèse,

BRISSAUD

Vu : le Doyen

BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer :

le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

GRÉARD.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	9
EXPOSÉ DU SUJET.	11
HISTORIQUE	12
A. — <i>Sciences</i>	20
1° Mathématiques	20
2° Sciences physiques et naturelles.	23
B. — <i>Philosophie</i>	26
1° Psychologie	27
2° Logique	33
3° Morale	34
4° Métaphysique	39
C. — <i>Lettres</i>	40
1° Littérature	40
2° Langues anciennes.	44
3° Langues modernes	51
CONCLUSIONS	54



